Document generated on 05/09/2025 7:46 a.m.

Ciné-Bulles

Du blanc au noir
Black Swan de Darren Aronofsky

Marie-Hélène Mello

Volume 29, Number 1, Winter 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61054ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Mello, M.-H. (2011). Review of [Du blanc au noir / *Black Swan* de Darren Aronofsky]. *Ciné-Bulles*, *29*(1), 60–60.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Black Swan
de Darren Aronofsky

Du blanc au noir

MARIE-HÉLÈNE MELLO

S'il n'était pas aussi manichéen, le dernier film de Darren Aronofsky serait peut-être un grand film. Après tout, il propose indéniablement un mélange original de genres, soit le suspense psychologique, l'horreur, le récit d'apprentissage et le film sur la danse. Avec une distribution composée de super vedettes du cinéma américain et international (ou issues de la télévision grand public), une intrigue de facture assez classique et un jeu reposant sur les principes d'identification du spectateur, le film jongle avec les codes du cinéma hollywoodien racoleur. Pourtant, Aronofsky propose ici un film d'auteur bizarroïde qui multiplie les points de vue inusités, brouille la frontière entre réalité et hallucination, et refuse le *happy end*.

Le film au montage efficace ne manque jamais d'initiative et l'on se demande constamment si Nina (Natalie Portman), la ballerine virginale obsédée par la perfection, parviendra à maîtriser les deux facettes du personnage principal du *Lac des cygnes*. La jeune danseuse vient de décrocher le rôle de sa vie, la princesse cygne, mais celui-ci constitue un défi de taille : exceller à la fois dans l'interprétation du cygne blanc de la première partie, avec une technique impeccable, et dans celle du cygne noir de la seconde, imparfait mais fougueux, nécessitant un abandon total. La structure binaire du film fait d'ailleurs écho à celle de la création de Tchaïkovski : Nina va en effet évoluer comme son personnage, du blanc au noir.

Contrairement à Lily (Mila Kunis), la nouvelle recrue, Nina est naturellement « cygne blanc » et devra entreprendre une exploration de son côté « cygne noir », avec l'aide du directeur de la compagnie de danse (Vincent Cassel). L'accent mis sur l'entraînement et la violence faite au corps, au cours de ce processus de transformation, ne peut qu'évoquer **The Wrestler** (le précédent film d'Aronofsky), version ballet. Physiquement, il s'agit d'apprendre à danser avec plus d'abandon, plus d'émotion et plus de sincérité. Psychologiquement, la transformation exige de Nina la découverte de soi, de sa féminité et de sa sexualité.

À partir de cette prémisse intéressante, Aronofsky s'adonne toutefois à une démonstration agaçante de la théorie du double. Parce qu'elle n'a pas la technique de Nina, mais qu'elle maîtrise l'art de la séduction comme pas une, Lily est montrée comme son opposée, son double inversé. Le réalisateur ne manque d'ailleurs pas de le répéter, à l'aide de nombreux jeux de miroirs ou par les vêtements des jeunes femmes (évidemment, Nina porte du blanc et Lily, du noir). Un doute non sans intérêt s'installe peu à peu et l'on se demande si Lily existe vraiment ou si elle n'est que le pur produit de l'imagination de la jeune ballerine perturbée. Nina s'oppose non seulement à Lily, objet de sa jalousie, mais à toutes les femmes du film. La jeune fille est aussi obsédée par Beth (Winona Ryder), l'ancienne danseuse étoile de la compagnie qu'elle vient remplacer aux yeux du directeur. De même, elle est en opposition avec une mère ultra-protectrice, autrefois ballerine, qui vit sa gloire par procuration. Ainsi, la récurrence des procédés de dédoublement visant à mieux illustrer le cauchemar dans lequel Nina s'est embourbée finit par agacer.

Il y a peu de zones grises dans **Black Swan** : que ce soit sur le plan esthétique ou narratif, tout y est blanc ou noir. On passe de la sécurité au danger, de la naïveté aux explorations sexuelles, du calcul à la passion, de la rêverie au cauchemar, du bien au mal. Tout cela pour exprimer la métamorphose de Nina, mais pas assez pour révolutionner quoi que ce soit.

États-Unis / 2010 / 103 min

Réal. Darren Aronofsky **Scén.** Mark Heyman, Andres Heinz et John McLaughlin **Image** Matthew Libatique **Son** Nancy Allen **Mus.** Clint Mansell **Mont.** Andrew Weisblum **Prod.** Scott Franklin, Mike Medavoy, Arnold Messer et Brian Oliver **Int.** Natalie Portman, Mila Kunis, Vincent Cassel, Winona Ryder **Dist.** Fox Searchlight